

Le Grand Large

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. »

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

(Extrait du journal retrouvé par la police à bord du voilier La Bérézina, le 10 mai 2016)

Rémi déposa son sac de voyage à terre et s'adossa à une grande caisse remplie de filets de pêche. Il était 19h58. La « vieille dame » surgirait-elle à 20 heures précises, à la seconde près ? Il s'était positionné afin d'avoir une vue dégagée de tous côtés ; ainsi, il la verrait arriver de loin.

Soudain, elle était là, à quelques mètres de lui. Une femme vêtue de noir, aux longs cheveux argentés ; sombre silhouette sans bijou ni bagage. « Bonsoir, Madame ! » s'exclama Rémi en tendant une main que personne ne vint serrer. Il la retira, un peu amusé.

« Cessez vos manières. Appelez-moi Arlita. »

Il cessa ses manières. « Rémi. » récita-t-il simplement.

« J'espère pour vous que vous n'avez rien oublié. Nous ne reviendrons pas de sitôt. »

« Ça m'est bien égal de ne jamais revenir. »

Arlita sourit pour la première fois. « C'est parfait, alors. Venez. » Rémi ramassa son sac et suivit la vieille dame sur la passerelle qui menait au voilier. Il était suffisamment grand pour accueillir deux petites cabines individuelles. Il descendit jusqu'à la sienne pour y poser ses maigres possessions, les sortant de son sac pour les ranger sur les étagères au-dessus de la couchette. Une chemise et un pantalon de rechange, un gros pull-over, des sous-vêtements, un carnet et un stylo à bille. Voilà tout ce qu'il emporterait ; il n'avait besoin de rien d'autre pour l'instant.

Arlita apparut dans l'encadrement de la porte restée ouverte et déclara : « Nous partons, Rémi. » Il acquiesça et remonta bientôt sur le pont. La vieille dame semblait pressée de quitter la terre ferme ; le quai s'éloignait lentement tandis que la mer se couvrait de reflets orangés à l'horizon.

Cette fois, ça y est. Nous sommes bel et bien partis. Je quitte enfin cette terre cruelle et inhospitalière, cette société qui m'a tout pris. Adieu l'injustice, l'égoïsme, et tout ce qui y sévit. En mer nous serons libres.

(Extrait du journal retrouvé par la police à bord du voilier La Bérézina, le 10 mai 2016)

Quelques heures tranquilles avaient passé. Arlita avait rejeté la proposition de Rémi de s'occuper des manœuvres, ou du moins de l'aider, vu son inexpérience en la matière. À présent Arlita naviguait en silence, pendant que le regard de Rémi se perdait dans l'immensité de l'océan. La seule lumière provenait de la demi-lune qui s'était levée au-dessus du bateau. Elle décida de jeter l'ancre pour la nuit et vint s'asseoir en face de son compagnon de voyage. Ce dernier posa enfin la question inévitable.

« Qu'est-ce qui vous a décidé à partir ? »

Arlita mit du temps à rompre le lourd silence. Ce ne furent d'abord que des soupirs, et elle commença son récit. « Cela fait maintenant deux ans que je suis veuve. Depuis que Jean est parti, plus rien n'a été pareil. Il était toute ma vie. J'avais l'impression que plus rien n'existait à part ce grand vide qu'il avait laissé en face de moi. Mes yeux restaient fixés sur cette place, désormais inoccupée, dans mon univers. Des langues de vipères ont commencé à me dire qu'il fallait que je trouve quelqu'un d'autre, que je ne pouvais pas rester seule. Elles m'ont présenté quantité d'autres hommes « très convenables », « charmants » ; tous m'ont déçue, et détruite un peu plus. L'un m'a trompée après un mois de vie commune. Un autre a tenté de me manipuler pour me soutirer de l'argent. Je les ai tous chassés avec le mépris qu'ils méritaient. J'ai alors pris pleinement conscience de la vérité qui m'avait frappée quelques temps auparavant : personne ne pourrait remplacer Jean. J'ai réalisé que n'aurai jamais d'autre époux que lui. Peu après a suivi la décision de m'éloigner de tout ce que je connaissais jusque-là ; de toute façon, rien n'avait jamais vraiment existé à part le lien entre lui et moi. Je devais tout quitter pour commencer une nouvelle vie, où Jean me guiderait par la pensée. Voilà pourquoi je suis ici aujourd'hui. Et vous, Rémi ? Je vous retourne la question. Pourquoi avez-vous répondu à mon annonce ? »

Rémi se lança à son tour dans une longue narration, la voix alourdie par de tristes souvenirs. « En fait... Tout cela remonte à loin. À très loin. J'ai eu ce que l'on appelle une enfance très difficile. Je n'ai jamais connu mon père, et ma mère ne m'avait sans doute jamais désiré. Elle passait ses journées à boire, et elle me battait dès que l'envie lui prenait. Les bleus qui parsemaient mes bras ont fini par alerter mon maître d'école qui a appelé les services sociaux. On m'a retiré de la garde de cette femme pour me confier à plusieurs familles d'accueil. Mais mon calvaire ne faisait que commencer. J'étais sans aucun doute poursuivi par la malchance, car chaque famille était pire que la précédente. On me regardait avec mépris, on me traitait de « petit bâtard », on essayait de me faire perdre ma – déjà très maigre – confiance en moi. J'ai alors tenté d'ignorer tous ces gens en me concentrant sur mes études. Tout le jour, au collège, au lycée, j'étais tranquille au milieu des autres élèves et des professeurs ; le soir, je m'enfermais dans ma chambre pour progresser encore. Mes bonnes notes m'ont permis d'obtenir une bourse pour l'enseignement supérieur ; c'est à la fac que j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme. Mais cette période heureuse de ma vie ne dura pas. Même diplômé, j'étais incapable d'obtenir un travail. J'enchaînais les entretiens d'embauche, sans comprendre les raisons du refus. J'ai fini par décrocher un poste sous-payé, qui ne correspondait pas du tout à mes qualifications. C'est là que j'ai compris que mon enfance me rattrapait : c'étaient mes origines qui me discriminaient aux yeux des recruteurs. Je venais d'un « milieu sensible », d'un « ghetto » ; voilà pourquoi on me croyait incapable d'exercer un poste à responsabilités ! Quelle absurdité ! Et même au sein de la petite entreprise que j'avais finalement intégré, c'était toujours moi que l'on accusait lorsqu'il y avait un problème. Je ne pouvais rien faire contre cela. Je pouvais faire tous les efforts possibles, il était impossible d'effacer mes origines sociales. J'ai été aspiré dans le grand tourbillon du malheur ; j'ai commencé à boire, fait de nombreuses erreurs dans mon métier, erreurs pour lesquelles j'ai vite été licencié. Des dettes de jeu m'ont exproprié de ma maison ; ma femme m'a quitté... Je me suis retrouvé à la rue, et je n'ai pas pu en réchapper depuis. Voilà toute ma vie. Lorsque j'ai vu votre annonce dans le journal, je n'ai pu que saisir la chance qui m'était donnée. Je n'ai aucune attache, aucun bien ; je ne risque rien en embarquant avec vous. »

Ce soir, Arlita m'a confié les raisons pour lesquelles elle a entrepris ce voyage. Elle a vécu son veuvage, il y a deux ans, comme un déchirement total. Elle a perdu tout ce qu'elle avait au décès de son mari Jean. Alors elle a décidé de tout abandonner et de partir pour entamer une nouvelle existence. Comme moi, elle a été dégoûtée par la société qui ne lui a permis de rencontrer que des hommes mercantiles. Je la comprends ; moi aussi, j'ai eu un

aperçu on ne peut plus clair de cette gigantesque machine qui évince les plus faibles et qui a détruit tout ce que j'avais. On m'a pris mon emploi, ma maison, ma femme. On m'a pris ma vie.

(Extrait du journal retrouvé par la police à bord du voilier La Bérézina, le 10 mai 2016)

Un tremblement secoua Arlita, remontant lentement dans sa gorge ; elle éclata d'un rire énorme, qui la fit s'accouder à la balustrade. Une très longue minute passa, durant laquelle elle ne put contenir les spasmes d'hilarité qui la secouaient ; puis, les larmes aux yeux, elle s'exclama : « Vous n'avez pas honte ? Vous avez failli me faire mourir de rire, avec votre histoire ! »

Rémi prit un air offensé. « Excusez-moi si j'ai manqué quelque chose, mais en quoi était-ce drôle ? Je vous ai fait le récit de toutes les épreuves que j'ai traversées, et vous riez comme si je vous avais raconté une blague ! »

« Mais c'est exactement ce que vous venez de faire. Vous m'avez raconté une blague ; et pas très bonne, en plus. Si vous étiez écrivain, le nombre de clichés que vous m'avez servis en quelques minutes suffirait à faire pleurer n'importe quel éditeur. Voulez-vous que je les cite tous ? Ce serait long. Mais allons-y, après tout, nous avons tout le temps. Déjà, votre mère alcoolique. Oh la la, mon pauvre petit ! Je ne me remettrai jamais de cette phrase, sublime de ridicule : « elle me battait dès que l'envie lui prenait » ! Évidemment ; votre situation de précarité, vos difficultés dans la vie, tout ça c'est de la faute de votre mère. De toute façon, tout est toujours la faute des mères, n'est-ce-pas ? Il n'est un seul tueur en série qui n'ait pas eu une mère abusive. Pauvres chéris ; leur mère les battait, et les voilà condamnés à assassiner à la chaîne de parfaits innocents. Passons sur votre chère maman, et intéressons-nous à votre chère compagne. Mais il n'y a pas grand-chose à en dire, non ? Elle vous épouse lors de votre période de brillante réussite à l'université, et lorsque, ruiné, vous perdez votre maison, elle vous quitte comme une voleuse. Oh la méchante ! Elle n'avait vu en vous qu'un gros potentiel financier ! Décidément, vous semblez avoir un sérieux problème avec les femmes pour les présenter ainsi dans la vie que vous vous êtes inventé ! »

« Je n'ai rien inventé ! Vous n'êtes qu'une vieille folle ! »

« Je ne vous crois pas. Et c'est odieux de votre part de vous être fait passer pour celui que vous n'êtes pas ; autrement dit, pour Rémi-le-pauvre-SDF-qui-abhorre-cette-horrible-société-capitaliste. Vous m'avez tout l'air, vu votre élocution, d'avoir été élevé toute votre vie dans un milieu aisé. Je n'ai pu m'empêcher de voir vos affaires dans la cabine ; aucun sans-

abri ne se promène avec une chemise blanche impeccablement repassée pour se changer. Vous n'êtes qu'un menteur. Tout ce que vous m'avez raconté est faux. »

Celui qui se faisait appeler Rémi s'était peu à peu calmé et esquissait à présent un sourire neuf, comme s'il était devenu une autre personne. Il dit d'un ton doux : « Veuillez m'excuser. J'ai seulement fait la même chose que vous. Car moi non plus je ne crois pas un mot de votre histoire. »

Arlita leva un sourcil, attendant des arguments qui pourraient détruire l'ouvrage qu'elle avait pourtant si bien construit. Celui qui n'était pas Rémi reprit : « Désolée de vous contrarier, mais vous n'avez rien d'une veuve éplorée. Vous n'avez fait aucun effort pour entrer dans le personnage que vous vous êtes créé. Où est votre alliance ? Votre bronzage semble tout récent ; si vous l'aviez retirée, vous auriez une trace plus claire sur votre annulaire. Vous n'avez rien de tout cela. Et deuxième chose qui rend votre histoire invraisemblable : cette annonce que vous avez passée. Si vous partiez réellement dans une quête spirituelle guidée par l'esprit de votre mari défunt, pourquoi auriez-vous besoin d'un compagnon de voyage ? Vous êtes parfaitement capable de diriger le voilier sans aucune aide, je l'ai vu tout à l'heure. Un compagnon ne ferait que vous déranger. N'ai-je pas raison ? »

Il sourit encore, l'air plus que satisfait d'avoir eu raison des mensonges d'Arlita. « Sinon, moi, c'est Théo. » Il vit tout de suite l'éclair de panique qui passa dans les yeux de la vieille dame, et continua : « Je disais : moi, c'est Théo. Et il convient de serrer la main de quelqu'un lorsque l'on se présente. »

Théo s'était levé ; le ton de sa voix montait et une colère froide semblait avoir pris possession de lui.

« Même quand TON interlocuteur te dégoûte comme je t'ai toujours dégoûtée. Alors tu vas me serrer la main maintenant. » Il saisit la main d'Arlita et l'emprisonna dans la sienne. Elle tremblait à présent de tous ses membres ; elle ne pouvait plus maîtriser la peur qui la submergeait, regardant la main de Théo comme si cette dernière allait la foudroyer sur place.

« Maintenant, chère « Arlita », comme tu te plais à t'appeler, je vais te raconter une histoire. Et oui, encore une. Mais cette fois, ce ne sera que la vérité, promis. Je vais te raconter l'histoire d'un couple, il y a une trentaine d'années. Une femme et un homme, vivant dans un petit pavillon avec jardin au sein d'une grande ville. Rien qui ne soit très ordinaire, n'est-ce pas ? Mais détrompe-toi ; dans cette histoire, rien ne l'est. Car la femme, depuis bien longtemps, a des problèmes mentaux. Il lui manque une case, si tu préfères. Si elle était inoffensive, cela ne poserait aucun problème. Sauf qu'elle ne l'est pas. Personne ne peut jamais deviner ce qui se passe dans sa tête. Parfois, elle marmonne des incantations dans une

langue étrange, et entre dans des crises terrifiantes durant lesquelles elle s'en prend à tout ce qui se trouve à sa portée. Elle brise les verres, arrache les tableaux des murs, ne se rend même pas compte que ses paumes sont couvertes de sang. Mais que fait donc l'homme avec cette folle dangereuse, me demanderas-tu logiquement ! Eh bien, il se trouve, du moins le croit-il avec une foi inébranlable, qu'il est la seule personne capable de la calmer. Lorsque sa dulcinée est prise de ses accès de violence, il lui suffit d'entrer dans la pièce pour qu'elle s'arrête immédiatement et se jette à son cou en pleurant. Cela a suffi à le convaincre de rester avec elle pour toujours. « Elle a besoin de moi. » dit-il. Oui, je sais ; il y a vraiment des gens bizarres sur terre... Mais admettons. Lorsqu'il est là, la folle devient une jeune femme charmante, attentionnée, d'une grande intelligence. Tant qu'il ne la quitte pas, tout va pour le mieux. Ils s'installent ensemble, tentent d'entamer une vie normale. Mais un évènement vient renverser le fragile équilibre. La femme tombe enceinte. C'est un déni de grossesse ; lorsqu'elle l'apprend, il est bien trop tard pour avorter. La nouvelle tombe comme un couperet ; comme l'impulsion qui la fait retomber dans la folie. Pour elle, la vie qui se développait alors secrètement en elle ne peut être que nuisible ; elle y voit l'œuvre du Diable, qui se sert de son corps pour envahir le monde. Son conjoint tente de la raisonner, en vain. Même ce brave homme ne peut rien faire contre le Malin qui occupe toutes les pensées de celle qu'il aime. Elle sombre dans des crises de plus en plus atroces, et accouche finalement à l'hôpital psychiatrique, où elle demeure après la naissance de son fils. Le père veut à tout prix garder l'enfant, malgré sa mère placée à l'asile. Deux ou trois années s'écoulent ; le petit garçon grandit avec son père dans le pavillon. Mais l'homme n'a pas l'esprit tranquille. L'endroit où ils vivent se trouve juste à côté de l'hôpital psychiatrique. L'accouchement n'a pas libéré la femme de ses obsessions ; elle a juré d'éliminer celui qui avait pris possession de son corps pendant neuf mois pour se développer ; celui qui lui avait aspiré sa force vitale pour gagner en puissance démoniaque. Elle est surveillée en permanence à l'hôpital ; mais le père craint qu'un beau jour celle qu'il a aimée autrefois ne s'échappe pour mettre à exécution son plan. Il veut partir, emmener son fils loin de ce lieu à risques, mais n'a pas les moyens de déménager, finit parfois par se dire que ses craintes sont infondées. Et l'impensable arrive. Une nuit, son ex-compagne s'évade de sa prison aux murs capitonnés et s'introduit dans le jardin de la maison dans laquelle elle a vécu. Ses ignobles projets la poussent : elle se saisit d'une grosse pierre et fracasse la vitre de l'une des portes fenêtres. Elle s'y reprend à deux, trois fois ; elle ne ressent aucune douleur dans ses bras hérissés d'éclats de verre. Le père l'entend, bien évidemment ; il ne dort jamais complètement. Il veut mettre son fils de trois ans à l'abri ; il lui dit de s'enfuir pendant qu'il fait diversion. L'enfant ne comprend pas tout de

suite, il pleure, il ne veut pas quitter son père. Il attire l'intention de la folle. Elle s'avance vers l'homme et son fils, avec dans la main un long couteau trouvé certainement dans la cuisine voisine. Tous trois restent un instant immobiles. Puis tout se produit en une seconde. Le père hurle à son fils de déguerpir, tandis que la folle se jette en avant, arme brandie comme un sabre. L'enfant n'hésite plus, il s'enfuit par la porte de derrière. Lorsqu'il arrive dans l'allée de garage, il entend un hurlement à vous faire fondre les tympans. Est-ce la voix de son père ? Il espère ne jamais savoir. Il s'élance dans la petite rue, courant au hasard, passant entre les lampadaires comme autant de lanternes suspendues dans l'abîme. Dans la maison, le père, étendu sur le parquet, ne respire déjà plus, et la meurtrière a disparu. »

Rémi plaqua Arlita à une paroi du bateau et demanda, les yeux écarquillés comme ceux d'un dément : « Je n'oublie rien... Maman ? »

Arlita bégayait, blême. « Ce n'est pas possible, pas possible, non, non, ce n'est pas possible, tu ne peux pas te souvenir, tu étais trop jeune, tu as tout oublié, tu n'as jamais su, non, non, non... »

« Bien-sûr que si, je me souviens. Malgré ce que tout le monde a toujours cru, je n'ai jamais oublié quoi que ce soit de cette fameuse nuit. Mais l'image en particulier qui ne m'a jamais quittée, c'est celle de la terreur de mon père, qui est mort alors qu'il essayait de me protéger. Il a réussi, d'ailleurs. Il s'est jeté sur toi, malgré le couteau que tu brandissais, pour que j'aie le temps de m'enfuir. Comment peut-on oublier cela ? Toute mon enfance, les mères et les pères des familles d'accueil m'ont couvé de regards tendres et apitoyés, l'air de se dire « Pauvre petit Théo. Tellement innocent ; il ne sait rien de son passé, et pourvu qu'il n'en sache jamais rien ! » Je n'en ai jamais parlé à personne. Mais toute ma vie, je n'ai pensé qu'à une chose : retrouver celle que l'on appelait ma « mère », et venger le meurtre de mon père. Elle avait réussi à s'enfuir et à disparaître. On m'avait donc éloigné le plus possible de mon ancienne ville pour que, jamais, elle ne me retrouve. Mais, au fond de moi, c'était ce que je souhaitais le plus au monde. Qu'elle me retrouve, et que je la tue, de manière aussi atroce qu'elle quand elle avait tué mon père. Malgré ce désir enfoui au plus profond de moi, je ne fis jamais rien de concret pour la retrouver avant mes trente ans ; c'est-à-dire il y a moins d'un mois. Elle se cachait sous une fausse identité, bien-sûr ; c'était presque impossible de la localiser. C'est aussi pour cela que mon envie de vengeance s'était réduite à un souhait irréalisable. C'est là que je t'ai vue. Je t'ai croisée dans la rue de la ville dans laquelle je vivais depuis quelques années. Évidemment, trente ans n'étaient pas passés sans laisser de trace sur toi ; mais je t'ai reconnue. Celle qui avait tout détruit quand je n'avais que trois ans. J'ai compris ce que tu faisais là. Toi aussi tu m'as cherché pendant des décennies, sans

relâche, pour me tuer. Je t'ai vue me tendre ton misérable piège, et ai sauté dedans à pieds joints pour te devancer. Je t'ai vue m'observer, en notant quel journal je lisais, pour y passer une annonce à laquelle je ne pouvais que répondre, dans ma situation de précarité. Maintenant c'est moi qui mène le jeu. Tu vas mourir, à présent. »

Je ne sais pas quoi faire. Je tremble encore, avec devant mes yeux le souvenir de ce qui s'est passé il y a une heure. Arlita a été prise d'un accès de folie ; elle m'a agrippé et a tenté de me balancer par-dessus bord, en me promettant d'y plonger elle aussi juste après. Elle a dit qu'ainsi, nous quitterions la société pour toujours, en mourant par notre propre volonté. Je me suis défendu, bien-sûr. J'ai eu bien de la peine à me libérer de son emprise démente ; et... Oh non. Je ne peux écrire ceci sans souffrir de la plus grande culpabilité. Mais il faut que je me confesse. Je me suis défendu et c'est moi qui l'ai faite basculer dans l'océan. Elle est tombée dans la mer et n'est plus jamais remontée. J'ai beau me dire que c'était sa vie ou la mienne, que de toute façon elle avait manifesté le désir d'en finir, jamais je ne pourrai me pardonner mon geste.

(Extrait du journal retrouvé par la police à bord du voilier La Bérézina, le 10 mai 2016)

« C'est ce que j'ai toujours su ! Tu es le Malin, le Diable ! » hurla Arlita, en luttant pour se libérer, ce à quoi elle parvint finalement. Elle gagna l'autre extrémité du pont, faisant face à Théo dans la pénombre. La peur l'avait brusquement quittée. À présent, elle n'était plus que rage.

« Le Diable se déguise toujours pour commettre ses crimes ! Et c'est ce que tu as fait ! » continua-t-elle sur le même ton.

Théo répondit froidement : « Quoi, tu parles de ce pauvre Rémi ? C'est vrai qu'il m'aura été sacrément utile. Un type bien, avec la pire malchance qui soit. Il m'a raconté son histoire – tragique, assurément, mais pas autant que la mienne – et il est mort peu de temps après. J'ai pris son identité. Théo n'existe plus. C'est Rémi qui te tuera. C'est lui qui confessera son crime dans un journal que l'on trouvera sur le bateau désert. Ne pouvant supporter d'avoir tué quelqu'un, il se suicidera ensuite en se jetant par-dessus bord. Toi, tu ne seras déjà plus qu'un cadavre rongé par les poissons. Et moi, je me serai enfui en gagnant le port le plus proche avant de laisser dériver le voilier. Un crime parfait, non ? »

En une seconde, la situation se renversa, au profit d'Arlita, qui s'était jetée sur Théo avec la rapidité et la souplesse d'un jaguar. Ils roulèrent sur le pont du voilier. Dans la main de la vieille femme était apparue une fine lame qui s'approchait de la gorge de Théo.

« Je débarrasserai la terre de toi, Satan ! Je te ferai payer pour avoir utilisé mon corps contre ma volonté ! Regagne les limbes, et restes-y ! » Elle prononça la dernière sentence en abaissant brutalement le poignard.

Théo agrippa son poignet et le maintint, difficilement, à quelques centimètres de son cou. La folie meurtrière d'Arlita la dotait d'une force peu commune pour une personne de son âge et de sa faible corpulence.

« C'est toi... le démon ! parvint-il à articuler malgré l'effort. Tu as tué de sang-froid ton... propre... mari ! Tu n'es qu'une folle pleine de pulsions meurtrières. Un animal sauvage ! »

Ne relâchant pas la pression, ses longs cheveux argentés lui retombant devant le visage, Arlita déclara soudain : « Tu me traites d'animal soumis à ses pulsions, mais tu ne vaux pas mieux. Cela me répugne de dire cela, mais l'on se ressemble, tous les deux. Tu prétends venger ton père, mais ce n'est qu'un prétexte pour satisfaire ton propre instinct de mort. Tu espérais me torturer puis jeter mon cadavre dans les flots, et tu oses me traiter de folle assassine ? »

L'idée-même d'avoir hérité quelque chose de cette femme redonna à Théo la rage dont il avait besoin. Il se redressa et la repoussa violemment. Elle tomba à la renverse sur le bord du pont et lâcha son arme qui disparut dans les vagues.

Il s'avança vers la maigre silhouette étendue sur le sol mouillé et la bourra de coups de pieds pour la déséquilibrer. Arlita glissa lentement vers l'abîme. Aucune peur de mourir ne traversa son regard lorsqu'elle saisit au vol un pan de la veste de Théo pour l'entraîner avec elle dans l'au-delà.

En quelques secondes, l'océan avait avalé les deux corps.

Je n'arrive pas à l'oublier. Je n'arriverai jamais. Ses deux yeux écarquillés de terreur quand elle a basculé dans le vide, ses deux bras battant l'air dans l'espoir d'y trouver un appui. C'est cette image qui restera à jamais imprimée sur ma rétine ; ma propre image, lue dans les yeux d'autrui. Celle d'un meurtrier. J'ai tué Arlita. Je suis un monstre.

La vie ne m'a jamais souri. Peut-être avait-elle raison en affirmant vouloir tout quitter. Peut-être que tout devrait se terminer ici.

Demain, je n'existerai plus.

Rémi Combet

(Extrait du journal retrouvé par la police à bord du voilier La Bérézina, le 10 mai 2016)